



ALLFAB
STUDIO.

Couverture & Mise en Page
© Allfab Studio, 2022

**ALEXANDRE
ALLAMANCHE**



C'ÉTAIT LA BÊTE

Du même auteur :

Le Treizième Empereur, 2017

Code Stalingrad - Mission Protéo, Tome 1, 2019

Code Stalingrad - Objectif Terre, Tome 2, 2019

Code Stalingrad - Yctalos, Tome 3, 2021

© *Alexandre ALLAMANCHE, 2022*

Aux victimes de la Bête du Gévaudan,

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Alexandre ALLAMANCHE, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ce livre est une enquête sérieuse sur ce que nous connaissons sous le nom de Bête du Gévaudan, et qui hante notre Histoire nationale depuis plus de deux siècles.

Je tiens d'abord à rendre hommage aux malheureuses victimes de ce mystère que je me suis efforcé de comprendre comme bien d'autres avant moi.

Les dates, les noms et les évènements mentionnés dans ces pages sont pour l'immense majorité avérés, certains dans des documents privés, même si cet ouvrage reste un roman et non un manifeste de la vérité.

Alexandre ALLAMANCHE



La seconde partie du XVIII^e siècle ne s'annonçait pas des plus paisibles pour le Royaume de France. La guerre de 7 ans venait à peine de se terminer, et Louis XV avait été contraint de signer le traité de Paris, qui laissait la France exsangue de nombreuses colonies au profit de l'Angleterre. Les pertes humaines, financières et territoriales avaient été terribles, et d'importantes réformes venaient d'être engagées, souvent impopulaires, afin notamment de redresser les finances de l'État.

Pourtant, malgré une situation internationale particulièrement défavorable, l'inquiétude de la plupart des sujets de Sa Majesté concernait à cette époque de l'année plutôt l'approche de la fenaison et des récoltes que la perte du Canada ou la réorganisation de l'armée.

Ainsi, loin de Paris, sur ces plateaux escarpés et sauvages où les camisards avaient déposé les armes 50 ans plus tôt, les doigts griffus de l'hiver commençaient tout juste à desserrer leur étreinte. La fraîcheur d'un printemps timide cédait enfin la place à des températures de saison, annonçant l'explosion de vie des premiers beaux jours. Les prés lançaient avec frénésie leurs légions herbacées et fleuries à l'assaut des cieux, et les premiers boutons d'or déployaient leurs pétales chatoyants au milieu de petites pâquerettes luttant au ras du sol pour émerger de l'épais tapis vert. Des insectes fraîchement éclos partaient également à la conquête du Monde, au milieu de papillons virevoltant d'une fleur à l'autre pour se délecter des premières gouttes de nectar. Parmi toute cette effervescence, de jeunes coccinelles entreprenaient l'ascension de tiges qui pliaient sous leur poids à la recherche de pucerons, mais les petites créatures rouges ne semblaient pas s'en inquiéter, et l'une d'elles s'immobilisa, comme pour embrasser du regard l'océan vert qui l'entourait.

Si les signes de faiblesse de son support la laissaient parfaite-



ment indifférente, l'ombre gigantesque qui la recouvrit tout à coup la contraignit, elle et plusieurs de ses congénères, à ouvrir sa carapace pour s'envoler et retrouver la lumière du Soleil.

Alors qu'elle volait maintenant à bonne distance, le taureau qui ouvrait la marche du troupeau et venait de l'effrayer sans le vouloir s'arrêta pour secouer puissamment son encolure, afin de chasser pour quelques instants les essaims de mouches qui l'assaillaient. Les vaches qui le suivaient passèrent à côté de lui et se dispersèrent dans le pré, où elles se mirent à brouter goulûment la première herbe de la saison.

« Allez Brutus, on y est ! » lança la jeune fille qui les accompagnait.

Elle donna une petite tape avec son bâton sur le dos du bovin, qui plongeait sa langue dans un de ses naseaux en la regardant avant de rejoindre ses dames.

Alors que les bêtes, têtes baissées dans l'herbe, semblaient paître avec bonheur en retrouvant le grand air, la petite vachère, âgée d'une quinzaine d'années, s'assura qu'aucune ne s'était éloignée. Le pâturage s'étendait sur environ deux acres (moins d'un hectare), entouré par la forêt, et elle regarda machinalement autour d'elle avant de s'installer dos aux genêts à balais qui bordaient les sapins.

Elle ferma les yeux un instant pour profiter des rayons du Soleil, sans remarquer que Brutus releva la tête à plusieurs reprises pour regarder dans sa direction, cessant le temps d'un instant de remuer les mâchoires. Une vache poussa même un léger meuglement en s'éloignant de quelques pas.

Mais la jeune fille ne remarqua rien, et n'entendit pas non plus le bruissement étrange qui émergeait des genêts et fit à nouveau s'éloigner plusieurs bêtes. Ce fut le nouveau gémissement de l'une de ses vaches qui la ramena à elle et lui fit percevoir quelque chose d'étrange.

Elle se retourna et eut à peine le temps de voir une masse sombre se jeter sur elle. Deux pattes puissantes la plaquèrent au sol pendant que le troupeau s'égaillait en poussant des meuglements apeurés.

Le visage à terre, la vachère se releva le cœur battant et le souffle court. Un grognement effrayant grondait face à elle, mais n'ayant pas encore relevé la tête elle put seulement voir, enfoncées dans l'herbe, deux pattes griffues qui la renversèrent à nouveau.

Des crocs et des griffes frénétiques commencèrent à déchiqueter furieusement ses vêtements, et malgré tous ses efforts, la fille totalement impuissante sentit le souffle chaud s'approcher de sa gorge.



L'issue du drame semblait scellée quand d'étranges vibrations montèrent tout à coup dans le sol. Cette chose qui voulait la tuer bondit alors sur le côté en relâchant son emprise. La jeune fille se releva juste à temps pour la voir disparaître dans les genêts, tandis que Brutus s'arrêtait devant en poussant des meuglements rauques.

Le taureau venait de charger et de la sauver.

Le reste du troupeau s'approcha à son tour, entourant bientôt la jeune fille hébétée.

Les bras repliés contre elle pour maintenir le haut de ses vêtements en lambeaux, elle sentit le sang couler des plaies nombreuses, mais peu profondes de ses bras et ses épaules.

Le temps semblait s'être arrêté dans ce pré, où une jeune paysanne et ses bêtes restèrent longtemps à contempler les genêts, avant de lever les yeux vers la forêt de sapins dans laquelle l'agresseur venait de disparaître.



Les Hubacs
Paroisse de Saint-Etienne-de-Lugdarès
13 jours plus tard

Jeanne était au milieu du pré. Allongée sur le dos, les bras en croix, elle semblait embrasser le ciel. Le troupeau n'était plus là. Les bêtes avaient pris peur et broutaient maintenant de l'autre côté de la prairie, sans oser revenir.

Voilà vingt minutes que leur bergère n'avait pas bougé.

Profitait-elle du Soleil dans cette herbe grasse et moelleuse ?

Quelque chose d'étrange, une aura inquiétante, vaguement maléfique, repoussait cette simple idée.

Paumes vers le haut, les mains de Jeanne étaient caressées par la brise.

L'herbe était piétinée autour d'elle.

Le visage tourné sur le côté, ses yeux étaient fixes.

Ses vêtements déchirés.

Et sa gorge béante.

Sa poitrine était également ravagée.

Les crocs qui l'avaient tuée avaient entrepris de la dévorer, avant d'abandonner le cadavre horriblement mutilé sans que personne, hormis les bêtes éloignées, n'ait aperçu l'auteur de ce meurtre sanglant.

Un meurtre qui, en ce mois de juin 1764, ouvrait un règne de terreur dans le Gévaudan.

Premiere Partie





Cernée par les Grands Causses, ces hauts plateaux calcaires qui dominent le sud du Massif central, la ville de Mende s'étire sur les rives du Lot dominées par le mont Mimat et son épaisse forêt. Sa situation stratégique au carrefour de plusieurs régions en avait fait un bourg important dès l'Antiquité, vivant principalement de l'élevage, du commerce de la laine, et de quelques manufactures de filerie.

Midi venait de sonner quand un jeune homme s'engagea sur la place du marché où les derniers commerçants terminaient de replier leur marchandise. L'hiver approchait à nouveau, et une neige salie et piétinée par les passants recouvrait déjà les pavés. Vêtu d'un long manteau élimé et d'un tricorne, il marchait d'un pas décidé vers une grande bâtisse soutenue par des arcades élégantes et percée de hautes fenêtres. Derrière l'une d'elles, un homme d'une cinquantaine d'années le regardait approcher, les mains dans le dos. Un léger sourire éclaira son visage un instant, avant que ses sourcils ne se froncent à nouveau, et que l'air préoccupé qui l'animait ne reprenne le dessus.

Lorsque le garçon au chapeau disparut sous le bâtiment, l'observateur se retourna pour embrasser toute la pièce, attendant que l'on frappe à sa porte. Il tenta d'éclaircir son visage, et entendit les pas vifs du marcheur sur les escaliers de pierre qui menaient à ses quartiers.

Trois coups résonnèrent bientôt contre le bois.

« Entrez... »

Les gonds grincèrent, et un jeune homme aux yeux clairs portant une barbe légère et bien taillée apparut. Il avait ôté son chapeau qu'il



tenait à deux mains et fit une révérence polie.

— Mon cher Lucien, à peine la guerre en a-t-elle fini avec toi que l'on te demande encore...

— Cela aura au moins eu le mérite de me rapprocher de chez moi... répondit l'homme avec un léger sourire, son tricorne toujours dans les mains.

— Entre mon ami, reprit le maître des lieux, encore dos à la fenêtre en se faisant soudain plus familier.

Le jeune homme sembla se relâcher à son tour, et il posa son chapeau avant de retirer son manteau. Il s'installa sans permission dans un des deux fauteuils installés devant la cheminée.

— La guerre est enfin terminée ? demanda l'homme âgé en le rejoignant devant l'âtre.

— Oui... répondit Lucien d'un air amer en regardant les flammes. Puis voyant que son ami lui laissait la parole, il reprit.

J'imagine que les guerres sont toutes les mêmes, beaucoup de larmes et de sang pour des victoires dont seuls les rois tirent profit, ou des défaites dont les peuples font les frais... »

Malgré son statut de haut magistrat, l'homme à qui il répondait respecta son propos. Étienne Lafont était son nom. Il était âgé de quarante-cinq ans, et occupait le siège de syndic du Gévaudan depuis une quinzaine d'années. Il avait débuté au Parlement de Toulouse avant de prendre ses fonctions à Mende, un poste important de l'administration chargé d'appliquer les édits royaux, et rendant compte directement aux Commissaires de l'État. Il portait une longue robe noire maintenue par une élégante ceinture. Son visage froid ne s'éclaircissait qu'en présence de personnes qu'il appréciait. Ses joues creuses enserraient une bouche aux lèvres fines, et d'épais sourcils surplombés par un front ridé et des cheveux presque absents sur le sommet du crâne lui donnaient cet air grave et solennel des personnages officiels.

La présence de ce jeune homme qu'il venait d'appeler Lucien semblait être de nature à laisser poindre en lui l'homme plutôt que le magistrat. Étienne Lafont aurait sans doute voulu poursuivre cette conversation, s'enquérir des opérations militaires auxquelles le jeune homme avait participé en Europe, mais en homme de devoir, il en vint au sujet qui l'avait poussé à lui écrire.

« As-tu eu vent de ce qu'il se passe ici depuis plusieurs mois ? commença-t-il sans préambule.

Lucien sentit que la conversation « s'officialisait », et se redressa



légèrement sur son siège.

— Et bien, j'ai soupé dans une auberge à l'entrée de la ville hier soir, j'ai entendu des Dragons parler de chasse au loup...

Le syndic se leva et fit quelques pas dans la pièce.

— Ces Dragons sont sous les ordres du capitaine Duhamel, ils sont arrivés de Langogne il y a peu...

— Je gage que la situation doit-être inquiétante pour faire appel à une garnison locale... Les camisards auraient-ils repris les armes ?

Camisard était le nom donné aux protestants des Cévennes, qui après la révocation de l'Édit de Nantes ayant autorisé leur culte à la fin du XVI^e siècle, se soulevèrent et menèrent une guerre d'embuscades contre les troupes royales pendant plusieurs années.

— Les camisards ne sont sans doute pas pour grand-chose dans cette affaire mon jeune ami, dit Lafont en retrouvant cet air grave qui le caractérisait, dos à son interlocuteur.

Un court silence passa, avant que Lucien ne pose une nouvelle question, devinant qu'il avait été appelé ici pour la même raison que les Dragons.

— Puis-je demander ce qu'on attend de moi Monsieur ?

Lafont inspira longuement en revenant vers son fauteuil sur lequel il posa les mains.

— Je crois savoir que tu étais chargé de l'intendance pour ton régiment ?

Lucien acquiesça de la tête, attendant de comprendre.

— Comme je viens de te le dire, des soldats ont été appelés pour chasser des loups qui depuis plusieurs mois ont tué un certain nombre de paysans.

— L'Armée pour chasser des loups ? demanda Lucien surpris.

— Oui, soupira le syndic, pour des loups...

Il s'interrompt et regarda les flammes dévorer le bois.

Lucien perçut l'étrange angoisse qui semblait tout à coup étreindre le Sieur Lafont, et préféra s'enquérir de la tâche pour laquelle il avait été appelé.

— Qu'attend-on de moi ?

Cette question sortit brutalement Étienne de ses pensées.

— Deux compagnies de Dragons sont parties il y a trois semaines pour Saint-Chély où ils ont pris leurs quartiers. J'ai écrit aux maires des communes alentour pour qu'ils informent le capitaine Duhamel dès qu'ils verront la bête, et...



— « La » bête ? interrogea Lucien, on sait donc de quoi il s'agit ?

— Probablement d'un loup un peu plus féroce que les autres reprit Lafont, il y a eu huit attaques dans les environs de Langogne depuis le mois de juin...

— En plein été ? interrogea Lucien, n'est-ce pas d'abord le froid et la faim qui font sortir le loup du bois ?

— ...dont six mortelles, précisa Lafont, les deux rescapés parlent d'une bête, aucun n'a mentionné le loup...

Lucien réfléchit un instant.

— Pardon Monsieur, mais vous venez de parler de Langogne, pourquoi envoie-t-on des chasseurs à Saint-Chély d'Apcher ?

Lafont se remit à arpenter la pièce, les mains toujours dans le dos.

— Depuis l'arrivée du capitaine Duhamel, ses battues semblent avoir fait cesser les attaques là-bas...

Lucien, attentif, fronça les sourcils en attendant la suite.

— ... mais six autres ont eu lieu en Margeride au cours des dernières semaines, du même type...

— Les survivants n'ont sans doute pas eu le temps ou la possibilité de reconnaître des loups jugea Lucien pour qui les coupables étaient évidents.

— Sans doute, reprit Étienne, quoiqu'il en soit, j'aimerais que tu participes aux chasses et surtout que tu surveilles l'attitude des Dragons avec la population, les soldats en campagne ont la réputation de ne pas toujours être soucieux de leurs hôtes, et si les camisards ont déposé les armes, il ne faudrait pas que le retour de troupes royales dans la région fasse ressurgir les vieilles rancunes...

Saisissant désormais clairement pourquoi il était là, Lucien se leva.

— Vous pouvez compter sur moi Monsieur. »

Le syndic sourit, l'air rassuré, et offrit l'hospitalité à son jeune ami pour la nuit, avant que celui-ci ne parte dès le lendemain pour Saint-Chély d'Apcher.